

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Fernand Durepos, Jean-Pierre Gaudreau, Tania Poggione

Jacques Paquin

Number 147, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2012). Review of [Fernand Durepos, Jean-Pierre Gaudreau, Tania Poggione]. *Lettres québécoises*, (147), 44–45.

☆☆☆ ½

FERNAND DUREPOS

L'arrière-boutique de la beauté

Montréal, l'Hexagone, 2012, 88 p., 22,95 \$.

L'insoutenable

L'auteur de *Mourir m'arrive* ne l'a pas vue venir, cette mort-là, car on imagine plus facilement sa propre mort que celle des autres, mais malgré la dispersion de ses outils habituels, Durepos invite le lecteur dans l'échoppe de ses poèmes.

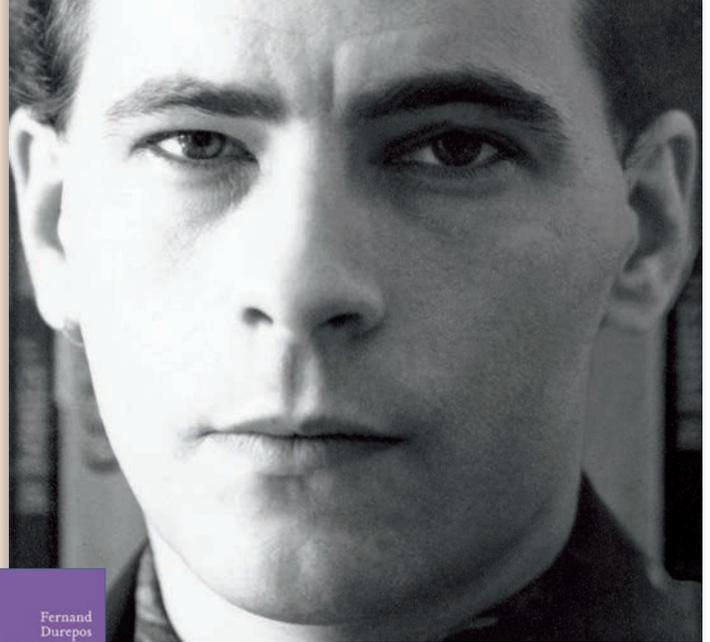
Le recueil s'ouvre sur une photo en noir et blanc de Renette Lapointe, la mère du poète. C'est une de ces photos prises dans les cabines de développement rapide où le sujet s'assoit sur un tabouret et décide lui-même de la pause. Bien qu'elle soit décédée à soixante et un ans, Durepos a choisi une photo d'elle beaucoup plus jeune, alors qu'elle n'a peut-être pas encore trente ans. Elle regarde fixement la caméra, la bouche entrouverte, et ses cheveux, qu'on devine abondants, sont remontés en arrière sur la tête. C'est une belle femme au visage rond et aux yeux clairs. C'est elle, la beauté, dans *L'arrière-boutique de la beauté*. Mais de cette beauté, il ne sera nullement question dans le recueil, ni de son visage, ni de ses yeux, ni de son corps. Il n'y a pas de commune mesure entre le visage plein de vie de cette jeune femme et ce qui subsiste d'elle dans le recueil. Une fois la mère passée à trépas, son corps, même agonisant, n'est pratiquement jamais convoqué à la mémoire, sauf dans les rares souvenirs d'enfance. Trois séquences divisent les trois moments successifs du deuil : de la mort de la mère jusqu'aux funérailles ; les instants qui suivent la mise en urne, avec les démarches incontournables de liquidation des biens et des incursions dans les souvenirs d'enfance ; enfin, le lent apprentissage du deuil véritable, celui qui dure toute une vie. Durepos, qu'on connaît davantage pour ses images percutantes, ruisselantes d'alcool ou aux relents d'urbanité interlope, est plus sobre que jamais (sans mauvais jeu de mots). Pour une fois, ce *D.J.* des rythmes poétiques ne déambule pas, torse bombé testostérone gonflée à bloc entre les façades crépitantes des néons de la ville. Il se retrouve « bouche bée », comme il l'écrit lui-même, dans une chambre d'hôpital, devant l'inadmissible :

*jamais
je n'aurais pensé un jour
tituber d'une panique aussi
naturellement dansée*

*voilà qu'à jeun
en plein couloir d'hôpital
tête basse je valse précaire
d'une inexplicable cassure
à la nuque (p. 20)*

Les bigarrures des images et la quincaillerie contre-culturelle sont restées derrière, il n'y pas d'espace où les étaler car ici, dans cette arrière-boutique, ne subsiste que la mort exposée dans son expression la plus dénuée, avec un soupçon, quand même, de naturalisme :

*dans un sac de pharmacie
le poivre et sel d'une mèche de tes cheveux
l'anneau que tu portais et ta jaquette de nuit*



FERNAND DUREPOS



*dont les motifs souillés s'obstinaient à fleurir
sous ta dernière odeur d'urine (p. 21)*

L'improvisiste de la mort, les rites qui l'accompagnent ont des répercussions sur la langue du poème, où la parole, sans élan, pour ne pas dire brisée, où les mots manquent, une difficulté d'élocution appuyée par l'usage des infinitifs, à la syntaxe parfois curieuse (« sous mon masque / d'accepter », p. 45), rendent compte du bouleversement d'une existence. La force du recueil repose justement sur cet effet de vacillement qui s'empare du poète face à un espace qui lui est peu familier, lui qui pourtant jonglait déjà dans ses recueils avec l'idée de sa propre mort. Mais au fur et à mesure que le recueil progresse, surtout dans la dernière partie, on sent que le choc initial perd de sa force et que le poète se console de peu, avec des idées, comme « le fait de rester en admettre l'inéluctable » (p. 66), même si le perdre pied persiste dans une syntaxe qui craque aux coutures : « recentrer / être en direction faire de son mieux » (p. 66).

☆☆☆ ½

JEAN-PIERRE GAUDREAU

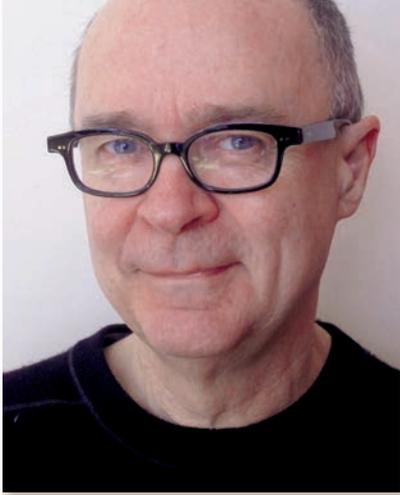
Fragments de nuit

Montréal, du Passage, coll. « Poésie », 2012, 80 p., 19,95 \$.

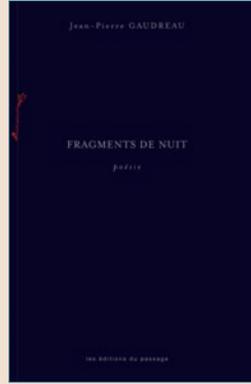
Poèmes en clair-obscur

Les Fragments de nuit de Jean-Pierre Gaudreau accordent une place de choix aux images oniriques, proches des explorations surréalistes, à la frontière d'une écriture du deuil et du carnage.

L'écriture des rêves représente une réserve de textes que plusieurs écrivains aiment accumuler, soit pour y puiser des images qui serviront de matrice à un poème ou même à une œuvre, soit pour pallier une panne d'écriture momentanée. Pour Jean-Pierre Gaudreau, les mondes oniriques semblent avoir servi de matériau privilégié pour ce triptyque dans lequel ressortent les figures du père et de la mère ainsi que des images de guerre, de désastres et même de démembrements. Pour exprimer le flux incessant des images, le poète a choisi d'ignorer la plupart du temps le recours au blanc typographique qui est d'usage pour séparer les segments de phrase :



JEAN-PIERRE GAUDREAU



sous le proche une forme curieuse je m'approche s'agit d'un chat tombé d'une potence à côté la tige qui a crevé la tête (p. 46)

Le lecteur est donc invité à reconstituer lui-même une syntaxe privée de repères. Évidemment, le choix de confier entièrement à l'écriture onirique (que celle-ci soit réelle ou inventée, peu importe) la cohésion du recueil reste un pari risqué, car la réussite dépend exclusivement de la force des images épinglées. Semblable à la technique du collage, l'écriture de Gaudreau reste tout de même résolument narrative : « les couloirs éclairent les conteneurs d'ordures près desquels les détenus fabriquent un fromage de tête broyée d'où vient cette cervelle dont je mâche un morceau. » (p. 66) À l'évidence, le fonds onirique du poète s'est nourri des tableaux de Bosch et de Goya et du cinéma de Buñuel et de Pasolini, si l'on en juge par le nombre de scènes de gibet. Que retenir de ces bouts de narration marquée par la mort des parents et l'enfilade des massacres ? J'aurais espéré que les textes en italique qui servent d'accolade en début et fin de recueil fassent un retour sur ce cinéma intérieur. Mais demande-t-on raison aux rêves ? Soit, alors que nous disent ou nous montrent ces fragments nocturnes ? La confiance absolue que démontre le poète dans des images purement organiques ne nous aide pas à répondre à la question. Il aurait sans doute fallu que le poète lui-même indique un *sens* au rêve. Dans le texte en épigraphe qui ouvre ces fragments, Gaudreau cite Bonnefoy : « [...] une nouvelle parole, qui se veut fille du temps, touche dans l'écriture à la souche obscure des rêves » (p. 9). Le problème, c'est qu'ici on a ambitionné de nous restituer l'arbre en entier.

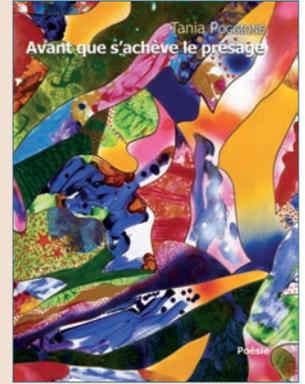
Fides à Paris

INFO capsule

Les gens ont la mémoire courte, c'est connu. Si on demandait aux connaisseurs en histoire de la littérature si la Librairie du Québec à Paris, créée en 1995 et rachetée par Hurtubise en 2000, a été la première librairie québécoise à voir le jour en France, plusieurs répondraient sans doute oui. C'est faux. Quelques romantiques souhaiteraient que le premier libraire à avoir créé une librairie québécoise à Paris fût Octave Crémazie, qui y vécut de 1862 à 1878 sous le nom de Jules Fontaine. Il était ruiné à l'époque ! En fait, la première librairie à accueillir des auteurs canadiens fut fondée en 1949, boulevard Raspail, par les Éditions Fides dirigées par le père Paul-Aimé Martin des pères de Sainte-Croix. Fides a été une institution très prospère ayant pignon sur rue dans un impressionnant immeuble du boulevard Dorchester, aujourd'hui boulevard René-Lévesque. Ce qui allait devenir La librairie du Québec à Paris tiendra le cap jusqu'en 1967 alors que la maison dut fermer ses portes, incapable de tenir le coup financièrement. À ceux que l'histoire de l'édition intéresse, la parution de *Fides 75 ans* de Marie-Andrée Lamontagne pourra donner un aperçu de la maison Fides et de son fulgurant essor grâce, bien sûr, au soutien du clergé omniprésent dans nos établissements scolaires et qui servait de courroie de transmission à la maison Fides.



TANIA POGGIONE



TANIA POGGIONE

Avant que s'achève le présage

Ottawa, L'Interligne, coll. « Fugues / Paroles », 2012, 64 p., 12,95 \$.

Le chaud et le froid

Les poèmes de Tania Poggione laissent présager, comme le titre du recueil l'indique, une fin de monde qui tantôt réduit tout en cendres, tantôt nous ramène à l'ère glaciaire.

La poète publie son premier recueil, après avoir obtenu une mention pour le prix Alphonse-Piché remis annuellement pour une suite de poèmes. L'illustration de Janine Carreau et Pierre Gauvreau, foisonnante et haute en couleur, contraste violemment avec la matière qu'elle annonce. Les poèmes brefs, non titrés, à moins qu'il ne s'agisse d'un poème unique fragmenté en petites pièces, sont tous situés au bas, presque à ras de page, laissant la plus grande partie de l'espace au blanc de la page. Comme le blanc, la lumière reste le vestige d'une fin annoncée sur fond de superstition, comme un « présage ». On aurait peine à situer cette prédiction, mais un certain lexique, associé au sacré et au Moyen Âge (« féerie noire » p. 9, « Ton bouclier sur le cœur » p. 13, « Épaves d'archanges, de chevalerie » p. 16), révèle une inclination de l'auteure pour les études anciennes. Le passage suivant ne laisse pas de doute quant à l'inspiration première du recueil :

*Que revivent les bleu outremer
Les lumières blanches et les déserts
Que ta foi blessée
N'a pu retenir (p. 51)*

Malheureusement, j'ai eu peine à décider si ce présage concernait le sujet féminin lui-même qui semble à première vue s'adresser à un destinataire, non sans passer par le convenu (« Je t'accorde ma fragilité », p. 48). Ou s'il s'agissait d'une rêverie fantasmagorique portée uniquement par le souffle de l'invention. Mais quelle que soit les alternatives qu'on emprunte, même en les combinant, le fond du propos reste bien difficile à cerner. Et le recueil souffre de trop nombreuses apories, comme l'usage des mêmes mots ou la présence de tics syntaxiques : « À l'orée de l'hiver / au seuil de la nuit tombante » (p. 48). L'émotion que veut rendre la poète ne laisse pas non plus de traces mémorables après la lecture, à l'exception, peut-être, de ces beaux vers qui disent beaucoup mieux qu'ailleurs la réalisation du présage :

*La nuit libre
Se meurt paisiblement sans le savoir
Au son des glaciers qui ruissellent. (p. 12)*